

JALOUSIE EXAGÉRÉE



Elle.—Tu vois, mon ami, j'ai fait empailler notre cher Azor.
Lui.—Faut-il que tu l'aies aimé ! tu ne ferais pas cela pour moi !
Elle.—Tais-toi donc, vieux jaloux.

APRÈS UN DÉPART

*Je rentre, mais le froid me saisit, dès la porte,
Et mon pas retentit, comme dans un tombeau.
Ah ! votre absence enlève et trouble mon cerveau,
O mes êtres chéris, et fait la maison morte.*

*Mes yeux sont obscurcis de larmes et j'ai beau
Vouloir mon cœur plus mûr et ma raison plus forte,
Je ne puis... Les soucis cruels me font escorte,
Me rongent lentement, et lambieau par lambieau*

*C'est que je n'entends plus vos douces voix pareilles,
Vos chers babils d'oiseaux qui charmaient mes oreilles,
C'est que je ne vois plus vos deux fronts adorés ;*

*Et mon cœur, pauvre esquif aux mâts désemparés,
Ballotté par le vent, sans boussole et sans voile,
Sombrait, si l'amour ne lui servait d'étoile !*

JACQUES ANTONGYL.

LES VRAIS GRANDS HOMMES

Je lisais dans les journaux le récit des funérailles de la reine Victoria, et je me représentais par la pensée, le magnéfiq ue défilé du cortège à travers les rues de Londres : ce cercueil voilé d'un drapeau, porté sur un affût de canon ; ces trente mille hommes en grand uniforme et, derrière eux, ces quarante rois, princes et ducs, et ces maréchaux, et ces amiraux, tous ces hommes qui semblent au-dessus de l'humanité, et que la foule contemple de loin, respectueuse et admirative.

Et, du présent, mon esprit remontait dans le passé jusqu'aux prédécesseurs de ces souverains actuels. Je songeais à tous les Edouard qui ont régné sur l'Angleterre : à Edouard Ier, qui mit l'Ecosse à feu et à sang ; à Edouard II, qui vécut dans le vice et l'orgie ; à Edouard III, dont l'ambition fit tomber tant de milliers d'hommes sur les champs de Crécy et de Poitiers ; à Edouard IV enfin, ce faible adolescent, jouet des partis, mort avant d'être vraiment roi.

Et la figure hautaine de Kaiser allemand, ce front élevé, cet œil clair ce menton volontaire, ces moustaches retroussées laissant voir une bouche à la ligne précise, habituée au paroles du commandement ; tout cet ensemble vraiment souverain me faisait penser à la lignée d'ancêtres patients et tenaces, dont le labeur a valu à leurs descendants sa formidable puissance. Ils se présentaient tous à ma mémoire, ces durs margraves de Brandebourg, puis après eux ces rois de Prusse qui créèrent leur royaume par le fer et par le sang, comme disait Bismarck, en écrasant tour à tour tous leurs voisins, arrachant cette terre à la Pologne, cette autre à la Suède, celle-ci au Danemark, celle-là, hier seulement, à la France, et courbait sous leur joug inflexible toutes ces populations vaincues.

A eux tous la gloire et les honneurs, à eux les statues et les arcs de triomphe ; leurs noms prononcés dans les fêtes font éclater les bravos et déchainent les fanfares guerrières. Car les peuples adorent la force, et ceux-là ont été forts. Et l'histoire les a mis au rang des grands hommes...

Mais leur grandeur est semblable à celle du torrent qui sème sur son passage la ruine et la mort. La vraie grandeur est celle qui crée la vie et la joie. Et si la gloire est la récompense des bienfaits, c'est à d'autres qu'aux empereurs qu'elle devrait être réservée.

Presque tous les matins, je vois descendre du tramway, au coin de la rue de Sèvres, un homme au visage maigre, aux yeux ardents et bons. Il n'a ni uniforme éclatant, ni galons, ni broderies d'or : il est vêtu de noir et coiffé d'un chapeau rond. Parfois, mais pas toujours, quand il y pense, sa boutonnière s'orne d'une minuscule rosette d'officier de la Légion d'hon-

neur. Mais quand il passe, ceux qui le reconnaissent s'écartent, pleins de respect, et leurs regards s'attachent sur lui avec une expression de gratitude admirative.

Cet homme est le docteur Roux, qui se rend à l'Institut Pasteur. Elève du grand savant qui a trouvé le remède de la rage et tracé à la médecine des voies nouvelles par ses études sur les microbes, il a lui-même découvert le moyen de conjurer l'horrible fléau de la diphtérie. Patiemment, sans bruit, dans l'ombre de leur laboratoire, le maître et le disciple ont entrepris la lutte contre la maladie et la douleur. Ils ont arraché à la mort déjà des milliers de victimes, et tous les jours ils lui en arrachent d'autres encore. Ils ont rendu la joie à des cœurs torturés, ils ont séché les larmes dans les yeux des mères.

Eh bien ! les grands hommes, les voilà ! Ils sont les bienfaiteurs de l'humanité.

MARSILE.

UN DILEMME

Alfred.—Bien heureux de voir, mon vieux, que tu es un si fervent admirateur des joies domestiques... Mais pourquoi ne te maries-tu pas ?
Arthur.—Oh ! tu sais, un médecin ne peut avoir de clientèle avant d'être marié et ne peut se marier avant d'avoir une clientèle... Voilà la vie.

AVERTISSEMENT

Le paysan.—Ainsi, j'empoche \$4,000 si ma ferme brûle ?...
L'agent d'assurances.—Certainement ! Séance tenante...
Le paysan.—Alors je me réassure... Mais, par exemple ! ne criez pas, si je brûle dans les huit jours !..

PEUT-ÊTRE QUE...

Tristan.—Tous les jours ce sont des catastrophes de chemin de fer qui font de nombreuses victimes, et moi qui cherche la mort, je ne peux la trouver...

Flemmard.—Oh ! en donnant un bon pourboire au mécanicien...

ALARME !

Jeannette.—Maman ! Vite ! Vite !
La mère.—Miséricorde ! Qu'y a-t-il ?
Jeannette.—Il y a une souris dans la cuisine et la chatte est toute seule...

DIFFÉRENCE FRAPPANTE

Paul.—Il y a une grosse différence entre la foudre et le maître d'école.
La mère.—Comment cela ?
Paul.—Il frappe souvent à la même place.

ÇA ARRIVE SOUVENT

Tom.—Quels sont donc ces gens, dans la chambre à côté, qui se disputent comme des diables ?...

Fred.—Ce sont plusieurs messieurs qui veulent donner un banquet, mais ils ne savent pas encore en l'honneur de quel saint et c'est là-dessus qu'ils se chamaillent !...

CHANÇARD

Le curieux.—Quelle est la plus grosse somme que vous ayez reçue pour un de vos poèmes ?...

Le poète.—\$10,000... le prix des vers que j'adressais à Mlle Fromont avant notre mariage.

EN FRANCE

X.—Qu'est-ce que j'apprends ?... Il paraît que tu démissionnes ?

XX.—Oui, ma manière de voir ne me permet pas de rester dans l'armée plus longtemps.

X.—Tu t'occupes donc de politique ?

XX.—Non ! Je suis myope !

COUP DE DENT

A.—Et ton dernier roman, se vend-il un peu ?

B.—Comme du pain, mon cher !

A.—Oui, deux livres pour sept sous !

!!!

Boff.—Croit-on, à le voir, que ce monsieur si correct est un incendiaire ?

Toff.—Pas possible !

Boff.—Si, il a brûlé la politesse à ses créanciers.

DEVINETTE



—J'entends chanter un oiseau, mais je ne le vois pas ! Le voyez-vous ?